

ma + grande qualité

L'écoute et la patience.

mon rêve d'enfant

Je voulais être peintre. Je peignais, je dessinais, j'allais beaucoup au musée de Grenoble où je rêvais devant les tableaux... J'attendais d'avoir 18 ans pour entrer aux Beaux-Arts.

ma devise

Qui s'arrête, le vent le déchire.

mon + grand défaut

Quand je dois créer, j'attends le dernier moment pour m'y mettre. Je trouve toujours l'idée la veille de la répétition avec les danseurs. Cela les agace, car ils ne peuvent rien préparer.

JEAN-CLAUDE GALLOTTA,
CHORÉGRAPHE

Il n'y avait aucune barrière à ma créativité !



Le regard vif et le geste léger, le chorégraphe Jean-Claude Gallotta possède un carnet de bal bien rempli ! Alors que sa dernière création, *Comme un trio*, se joue jusqu'à samedi, à la MC2, à Grenoble, il revient pour nous sur sa passion pour la danse et les arts en général.

Comment avez-vous découvert la danse ?

J.-C.G. C'est la peinture qui m'a amené la danse. Lorsque j'étais étudiant aux Beaux-Arts, le professeur de modèles vivants nous a incités à sortir de l'école pour aller voir des gens en mouvement. Je suis parti avec mon carton à dessin et j'ai commencé à dessiner des sportifs. Un jour, je suis passé rue Saint-François, à Grenoble, devant le conservatoire de danse. J'ai poussé la porte et j'ai découvert un lieu surréaliste où transparaient des filles en tutu. C'était une image incroyable !

Quand avez-vous lâché le crayon pour la danse ?

J.-C.G. Alors que je revenais régulièrement pour dessiner, je me suis fait « attrapé » par ces filles. Elles voulaient me

faire danser. J'avais que je ne pouvais pas payer les cours, elles me rétorquaient que je pouvais régler en dessins. J'avouais que je ne voulais pas mettre de collant, elles m'affirmaient que je pouvais danser en pantalon. C'est ainsi que je me suis retrouvé à faire des claquettes, entraîné par Mathilde Altaraz, qui est devenue ma femme. Ça a été un double coup de foudre ! J'ai alors voulu comprendre ce qu'était la danse et rattraper le temps perdu. Très vite, j'ai troqué mon besoin de dessiner, en demandant à chorégrapheur.

Quelles ont donc été vos premières chorégraphies ?

J.-C.G. Pour cette école, j'ai fait deux chorégraphies, qui ont identifié mon style : un ballet assez sombre avec trois filles qui dansaient dans un silence

total et un ballet mettant en scène toute l'école, les danseurs et les non-danseurs, quelle que soit leur physionomie. Comme je ne connaissais rien à la danse, il n'y avait aucune barrière à ma créativité ! Après cela, j'ai passé un concours de danse à Bagnole, auquel j'ai gagné un prix. Cela m'a ouvert toutes les portes de la danse. J'ai même été à New York.

Qu'est-ce qui a motivé la création du Groupe Émile Dubois en 1979 ?

J.-C.G. Mon rêve était de créer des choses avec des gens qui avaient une envie, une âme, un talent. Avec quelques folles qui ont bien voulu me suivre, nous avons créé un groupe. Nous nous réunissions pour créer des spectacles étonnants dans la ville : dans les parcs, les rues, les lieux désaffectés... Il y avait quelque chose d'un peu sauvage, d'un peu révolutionnaire. Nous voulions changer la société de manière ludique.

BIO EXPRESS

7 AVRIL 1950 : naissance à Grenoble.
1976 : prix au Concours chorégraphique international de Bagnole. Il obtient un second prix en 1980.
1979 : création du Groupe Émile Dubois avec Mathilde Altaraz.
1981 : création de *Ulysse*, « ballet blanc » emblématique.
1982 : création de *Daphnis et Chloé*.
1982 : création de *Mammane*.
1986 : création de *Louves et Pandora*.
1986-1989 : direction de la Maison de la Culture, à Grenoble.
2004 : Création de *Trois générations*.
2007 : adaptation de *L'homme à tête de chou* de Serge Gainsbourg, interprété par Alain Bashung (recréation prévue en 2020).
2015 : auteur associé au Théâtre du Rond-Point à Paris.
2016 : création de *L'étranger*.
2018 : création de *Comme un trio*, d'après Bonjour tristesse de Françoise Sagan.

« Nous essayons d'inventer des choses nouvelles qui permettent de rêver. »

Qu'est-ce qui vous a fait entrer dans les salles de spectacles ?

J.-C.G. Cela est venu aux oreilles de Georges Lavaudant, alors directeur du centre dramatique, et de Bernard Gilman, adjoint à la culture de l'époque. Ils ont été séduits par le côté tout feu tout flamme de nos propositions et m'ont fait entrer par la petite porte à la Maison de la Culture. J'ai investi une salle de répétition « endormie » et quand Georges Lavaudant a pris la direction de la maison, j'en suis devenu la cellule chorégraphique. Nous ne sommes constitués en centre chorégraphique – le premier en France – que quatre ans plus tard.

Quelques années plus tard, vous devenez vous-même directeur de la Maison de la Culture. En quoi, cette nomination a-t-elle été favorable à la danse et à la compagnie ?

J.-C.G. C'est Georges Lavaudant, qui était pour moi comme un frère aîné, qui m'a incité à prendre sa suite, persuadé qu'il fallait injecter de l'artistique dans ces maisons. Pour la première fois, un chorégraphe devenait directeur d'une maison. Cela a apporté une reconnaissance politique, mais il a été difficile de persuader les gens que la danse pouvait elle aussi apporter de la pluridisciplinarité. Cela a été très dur de mener cette maison, mais c'est curieusement à cette époque

que j'ai créé l'une de mes plus belles pièces : *Docteur Labus*.

Quelle a été la création fondatrice du groupe ?

J.-C.G. *Ulysse*, un ballet blanc avec lequel nous avons tourné aux États-Unis, au Japon, etc. C'est la première fois qu'en danse contemporaine était créé un ballet de plus d'une heure, qui essayait de rivaliser avec le classique. Les Canadiens ont alors parlé de Nouvelle danse française, en hommage à la Nouvelle Vague.

Qu'est-ce qui, avec *Ulysse*, a ensuite caractérisé votre travail chorégraphique ?

J.-C.G. C'est une pièce très chorégraphique, rythmée par des mouvements aussi bien classiques que quotidiens, qui s'inscrit dans un continuum. En parallèle, je faisais des spectacles plus théâtraux comme *Les survivants* ou *Hommage à Yves P.*

Autour de vous, on retrouve tout un panel d'artistes : Mathilde Altaraz, bien sûr, mais aussi Henri Torgue, Serge Houppin, Antoine Strippoli, Claude-Henri Buffard, Guy Delahaye... Comment expliquez-vous que l'alchimie perdure ?

J.-C.G. J'aime les rencontres humaines et l'art permet de dialoguer ensemble. Je m'intéresse aux forces de ces artistes, je leur mets le pied à l'étrier, je les pousse à aller plus loin... Ensemble, nous formons une famille et nous essayons d'in-



SON OBJET FÉTICHE. Ce nounours – passé à la bombe de peinture noire – l'a accompagné pendant toute la création de *L'étranger*. Il lui a servi de cobaye alors qu'il souhaitait donner un aspect « brûlé » à des objets retrouvés dans des cendres.

venter des choses nouvelles qui permettent de rêver.

L'invention a toujours été au cœur de votre façon de travailler...

J.-C.G. Inventer, imaginer, sortir du réel, s'amuser, recréer des mondes... c'est comme un jeu d'enfant pour nous ! Nous nous stimulons mutuellement.

Outre la création, vous vous appliquez à faire revivre votre répertoire. Pourquoi ?

J.-C.G. Nous sommes pris dans la logique de toujours produire quelque chose de nouveau. Or les spectacles que nous créons, les gens ont envie de les voir et nous avons envie de les développer. Comme je n'avais pas envie de mettre à la poubelle des pièces qui avaient une certaine valeur, j'ai très vite choisi d'alterner entre créations et reprises. Au début, *Ulysse* et *Mammane* m'ont souvent été redemandés. L'année prochaine, je reprendrai *L'homme à tête de chou*. ●

PRUNE VELLOTT

MES BONNES ADRESSES

POUR MANGER : Le Café Beaubourg, à Paris. « Il donne sur une place où passent des gens très diversifiés : c'est un tableau vivant extraordinaire ! C'est aussi un endroit où l'on rencontre de nombreux artistes. »
43, rue Saint-Merri, 75004 Paris.

POUR LE SHOPPING : Les marchés bio dans les villages autour d'Uriage ou les épiceries zéro déchet, comme Day by Day, à Grenoble (5, place Condorcet), parce que « cela donne une autre idée du commerce ».

POUR SE BALADER : Les collines autour d'Uriage. « C'est un lieu intermédiaire, entre la grande solitude de la montagne et l'effervescence de la ville, où l'on peut rêver. »

